

Pour Kosuke Nagao

« L'homme devrait voyager
avec un compagnon d'esprit égal ou supérieur ;
mieux vaut voyager seul qu'avec un fou. »

Pensée bouddhiste.

Samedi 23 décembre

L'aéroport de Lyon Saint-Exupéry disparaît sous un brouillard glacé. Sur le parking longue durée, en poussant un caddie métallique tellement givré que mes mains glissent sur ses poignées, je remarque une petite fille blonde d'une dizaine d'années. Accroupie entre deux voitures, elle s'amuse à crever les pneus avec un poinçon. Un bruit mat, suivi du jet d'air chaud qui fuse. J'observe sa mine réjouie tandis qu'elle considère l'affaissement progressif de la roue. Son visage s'éclaire et semble alors diffuser un halo de lumière. Il y a une énergie particulière de l'extase, qu'on retrouve dans l'orgasme, dans quelques circonstances particulières de la vie, accidentelles, et dans le regard ébahi des petites filles blondes qui crèvent les pneus des voitures sur les parkings longue durée. Certains jours, la vie ressemble à une fête.

Dans l'aérogare, c'est un jeu de massacre. Un type qui veut passer plus vite que les autres à l'enregistrement des bagages bouscule une dame qui attendait patiemment son tour dans une courte file de passagers. Elle se tourne vers lui, furibarde, et proteste. Cela ne se fait pas. Son agresseur recule, prend son élan, et revient à la charge. On entend un craquement. Les chevilles de la dame sont brisées net. Elle s'effondre en gémissant. Son tailleur est

froissé. En plus, le carrelage de l'aéroport n'est pas très propre. Elle se présentera toute crade à l'hôpital. Le type insiste. Il frappe la femme à la tête avec les roues de son chariot, qu'il soulève en faisant pression sur la poignée, et laisse retomber sur le visage de sa victime. La femme hurle, les pommettes et le front tuméfiés, le nez éclaté d'où pisse un sang presque noir. Il y a beaucoup de passagers autour. C'est le jour des grands départs. On va fêter Noël en famille, faire du ski sur des pistes synthétiques, sacrifier à des rites dont le sens s'est égaré.

Certains se rapprochent de la femme à terre, désormais inerte. Son corps s'est machinalement recroquevillé en position fœtale. Un geste naturel de protection, sans doute. C'est un homme qui crache le premier. Un jet puissant de salive atteint le visage et s'y éclate en étoile. D'autres suivent. Crachats. Insultes. On la traite de salope, de larve, de rebut de la société. Je me demande un moment si elle est morte. Une larme qui roule sur sa joue m'informe du contraire. J'ose risquer une question. "Qu'est-ce qu'elle a fait ?" Je me tourne vers un couple qui regarde la scène, légèrement à l'écart. "Ils n'ont pas tort", me répond l'homme, "c'est une courtoise ! Vous imaginez ? Elle a laissé passer un mec devant elle sous prétexte qu'il était pressé. Quelle arrogance !" Je ne pipe mot. Je m'éloigne en silence.

Quelques minutes plus tard, les employés d'Air France viennent chercher le corps sur une civière. Ils me font penser aux soldats de la mort dans l'Orphée de Cocteau. Raides et dignes dans leur uniforme sombre. Un steward de la Lufthansa, qui traversait le hall, fait une halte à côté de moi. "Cela vous étonne ? C'est tous les jours comme ça. On finit par s'y faire. Question de métier." Il me sourit. Dents blanches. Je remarque qu'il a pratiqué de la chirurgie esthétique dentaire. Il relève une mèche de cheveux

qui lui barre le front. "Ne cherchez pas à comprendre. C'est un grave défaut. On ne raisonne pas avec les extrémistes. Il faut être plus fort qu'eux. C'est tout."

Je ne réponds rien. Sa silhouette s'éloigne entre les boutiques aux volets tirés, d'une démarche lente, nonchalante et lascive. Mon premier vol part pour Amsterdam dans moins d'une heure. Puis je prends une correspondance pour Osaka. Dehors, on voit à peine la lumière des énormes lampadaires qui se font manger par la purée de pois. Bien sûr, l'avion aura quelques heures de retard. Il n'y a aucune raison pour qu'il soit à l'heure. Les routes du ciel sont une impasse.

* * *

Finalement, le vol qui devait décoller à six heures quarante-cinq ne part pas. Nous avons embarqué, attendu d'hypothétiques informations qui auraient pu tomber du ciel, mais il n'y a pas de ciel aujourd'hui. Le commandant de bord a fini par nous apprendre que ce n'est pas le brouillard en soi qui nous empêche de partir. Mais le brouillard est givrant, le givre se dépose sur la carlingue et sur certaines parties du moteur, et c'est lui, bien sûr, qui paralyse l'appareil. Deux heures après avoir embarqué nous avons donc débarqué. Nous attendons... quoi ? Nous l'ignorons. Il faut arracher l'information bribe par bribe à un personnel mal formé, mal embouché, incompétent et inculte. Un avion, peut-être... qui viendrait de Bruxelles... tout chaud... on ignore à quelle heure...

Un homme demande à sortir. Puisqu'on ne décolle pas, et qu'il a des obligations, il préfère rester en France. Il tente de passer la sécurité, malgré les injonctions d'une hôtesse. Les gardes sortent une matraque, le frappent sur le torse, la tête, la poitrine. L'homme se débat, jette ses poings devant lui à l'aveuglette. Les coups continuent de pleuvoir sur lui

avec une violence accrue, jusqu'à ce qu'il tombe, immobile et ensanglanté, la face plongée dans la moquette bordeaux qui est si douce à fouler.

Un passager – si l'on ose dire – s'approche de l'hôtesse qui bloque la porte d'embarquement. Il lui demande si elle a de nouvelles informations sur le décollage de l'avion pour Amsterdam. Le commandant nous a annoncé des nouvelles dans le quart d'heure qui suivrait notre désembarquement, et depuis, plus rien. Cela fait presque une heure. L'hôtesse répond qu'elle ne parle pas anglais. Il ne comprend pas, et pour cause : il ne parle pas français. Le ton monte. Un autre passager se propose de jouer les interprètes. Il se fait rabrouer par un type de la sécurité. "Chacun son rôle," dit-il. "Les hôtesse s'occupent de l'accueil, les gardes de la sécurité, et les voyageurs n'ont qu'à voyager !" Le Français rétorque que les voyageurs ne demandent que ça, justement, mais que c'est impossible, puisque l'appareil est givré. Le garde croit qu'il parle de lui, sort sa matraque. "Vous m'insultez !" Une jeune femme enceinte se pointe juste à ce moment. Elle échappe de peu à une pluie de coups. "On ne se place pas sous une matraque quand on est en cloque !" hurle le garde. La jeune femme lève les bras pour se protéger. Elle se glisse jusqu'à l'hôtesse tandis que le garde poursuit le passager français à travers la salle d'embarquement. Elle voudrait un café. "Il n'y a pas de café !" répond l'hôtesse. Eh bien, un verre d'eau alors, ou n'importe quoi à boire ! "Vous boirez dans l'avion !" La jeune femme enceinte demande alors quand l'appareil est supposé décoller, si tant est qu'il doive décoller un jour. Une voix au micro annonce juste à cet instant que les passagers pour Amsterdam disposeront de nouvelles informations dans une heure. On les remercie pour leur compréhension. Tout à coup, un garde se met à hurler : "Non ! Personne ne parle anglais dans cet aéroport !" C'est le passager britannique qui cherche toujours à

comprendre. "Is this really an airport ?" lance-t-il, incrédule, à la cantonade. Tout le monde baisse la tête. Mieux vaut ne pas répondre. C'est beaucoup trop risqué. Heureusement, les gardes ne comprennent pas l'anglais. Ils se seraient sentis insultés. Ils se sentent toujours insultés quand on pose une question.

Je regarde à travers les larges baies vitrées qui donnent sur les pistes. Pas un avion ne décolle. L'hôtesse me considère d'un air inquiet. "N'approchez pas trop des vitres. Cela ne sert à rien. Et puis, il y a de la buée." Une voix off annonce que le prochain vol pour Bruxelles sera retardé, en raison de l'encombrement des lignes aériennes. Surréaliste. En 1962, le président américain John Fitzgerald Kennedy, dans un discours fondateur, évoquait pour la première fois de manière officielle les droits du consommateur à la qualité, à la sécurité et à l'information. Il est vrai que Kennedy a été assassiné, depuis, à Dallas.

Une rafale de mitraillette me sort brusquement de la torpeur atemporelle où je me laissais glisser. Je me retourne. Le passager anglais, le passager français et la femme enceinte gisent côte à côte devant l'entrée de la boutique duty-free. De petits geysers de sang giclent à la verticale et répandent autour de leurs corps un liquide épais et noirâtre qui forme peu à peu des flaques dont les bords se rejoignent. Je pense en les regardant aux questions géophysiques de la tectonique des plaques, ou à l'unité retrouvée du monde.

Une vitrine de présentation de cravates et foulards Yves Saint-Laurent a été brisée. Cela fait un peu désordre dans l'harmonie commerciale des lieux. La vendeuse en costume bleu appelle un vitrier. Dans la salle d'embarquement, un ange passe. Personne ne le voit. Je lui fais un signe discret de la main.

* * *

A onze heures très exactement, la voix off légèrement fatiguée bredouille quelques excuses. Une machine destinée à faire fondre la glace sur le moteur de notre avion doit arriver autour de midi. Notre appareil pourrait décoller trente à quarante-cinq minutes plus tard. Certains passagers s'étonnent, pas trop fort, que ladite machine ne soit pas sur place alors que la météo annonçait une période de froid. Il est vrai que les autres avions décollent régulièrement depuis maintenant une heure. Seul le nôtre semble ne pas avoir supporté les rigueurs hivernales. Une petite nature, en somme.

* * *

Il est presque treize heures quand notre avion s'élève au-dessus de la piste verglacée, entre deux murs opaques de brume blanche. En un clin d'œil, nous avons franchi le rideau des nuages, et un ciel bleu comme un tango éclate derrière le hublot. Je sais que j'aurai ce ciel-là, vide de toute trace, pendant mon séjour au Japon. Le ciel est comme l'esprit : pur et ouvert, recouvert seulement, quelquefois, d'un voile blanc d'illusions.

* * *

Les écouteurs diffusent une vieille rengaine nostalgique de Chet Baker. Il règne une lumière jaunâtre à l'intérieur du Boeing 747-800. Loin du monde, à plusieurs kilomètres au-dessus du sol en tout cas, les choses prennent une distance nouvelle. Les petits soucis, ceux qu'on aura oubliés le lendemain, s'évanouissent comme ma voisine marocaine, tout à l'heure, après le repas. Si l'on y réfléchit un peu, il y a toujours un lendemain où même les pires problèmes finissent par s'effacer. Si on n'en a pas conscience, c'est qu'on n'est pas assez haut dans le ciel.

A Amsterdam, où je suis forcément arrivé trop tard pour prendre ma correspondance pour Osaka, on me donne un billet pour Séoul. C'est donc là que je vais. J'y prendrai le premier vol pour le Japon. Je ne compte plus les heures de retard. Quand on n'a pas le choix, il est inutile de s'inquiéter. Il faut juste laisser tomber, laisser glisser les choses, comme la plume sur le papier.

La trompette de Chet Baker m'évoque inéluctablement des images du film *The talented Mr Ripley*, d'après le roman de Patricia Highsmith, une Italie des années cinquante qui découvre les standards américains, et où on se la coule douce dans l'air tiède de l'été, une Italie pasolinienne où les ragazzis ressemblent à Rocco et où les filles font seulement semblant de ne pas être faciles. Je me laisse bercer par des images qui défilent sur l'écran noir de cette nuit décidément blanche.

Dehors, la nuit tombe à près de mille kilomètres à l'heure. Elle se relèvera tout aussi rapidement alors que nous survolerons encore la Sibérie. Ma voisine parle un peu français. Elle habite à Agadir mais son petit ami s'est installé à Séoul et elle va le rejoindre pour les fêtes de Noël. Toutes les cinq minutes, elle m'assène un coup de coude dans les côtes : pour savoir l'heure, pour que je l'aide à remplir sa carte d'immigration coréenne, pour que je lui indique la poubelle, pour que je branche ses écouteurs... Elle va peut-être écouter Chet Baker, elle aussi ! Si elle me demande des indications biographiques, je pourrai la tenir occupée jusqu'à l'arrivée, au moins. Dommage qu'on ne puisse pas ouvrir le hublot, je l'aurais bien défenestrée ! Entre la hauteur et le froid, elle se serait tenue un peu plus calme, la petite dame !

A Séoul, je suis pris en charge par deux jeunes filles du personnel au sol, dès ma sortie de l'avion. Elles passent deux ou trois coups de téléphone pour s'assurer que mes bagages me suivront bien, puis elles me guident à travers le dédale de l'aéroport de Kampo. Il règne une chaleur moite. "Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle..." Nous prenons ensemble un minibus qui nous conduit au terminal dédié aux vols domestiques. Là, elles me procurent une carte d'embarquement pour un petit Boeing 737-800 qui part à midi cinquante pour Osaka.

Dans la salle d'embarquement, le contraste entre la foule qui s'entasse et le silence presque parfait est frappant. Mes deux guides me font de larges signes de la main en me criant "Au revoir !" et "Joyeux Noël !" Il reste donc un peu d'humanité quelque part dans ce monde.

Je prends place à côté d'un homme d'affaires japonais. Il est assez petit, élégant, les cheveux blancs. Quelque chose en lui n'est pas sans rappeler Kawabata Yasunari vers la fin de sa vie. Mon voisin arrive lui aussi d'Amsterdam, où il s'est rendu pour son business. Il rentre chez lui, à Kobe. Il me parle du tremblement de terre qui a méchamment secoué sa ville voilà cinq ans. Bon nombre de ses amis ont été touchés par la catastrophe. Certains n'ont souffert que des dégâts matériels. D'autres ont été blessés ou sont morts écrasés par leur maison. Lui dit avoir eu de la chance. Il habite sur les hauteurs. La colline a mieux absorbé le choc sismique. Il a senti les murs et le sol bouger comme jamais. Mais l'édifice a tenu bon. C'est l'essentiel. Il a surtout eu très peur pour sa femme et ses enfants. Personne n'a été blessé. De toute façon, tôt ou tard, me lance-t-il, il faut bien s'attendre à la submersion totale de l'archipel.

L'avion s'avance lentement sur la piste. Ciel gris, de la même nuance que le tarmac avec lequel il se confond. Une succession de carlingues bleu ciel – quel ciel ? – de Korean Air, l'horizon bouché par des collines sombres et anguleuses, quelques grappes ça et là d'immeubles géométriques... Bientôt l'appareil prend de la vitesse et s'élève dans les airs. Les décollages me font toujours l'effet d'une libération, à plus forte raison quand la destination est japonaise. Une sensation de soulagement, de bien-être, d'arriver enfin chez soi : le sol auquel on appartient.

Je suis assis à côté du hublot. Peu de nuages. Des sommets enneigés, puis le scintillement du Pacifique. L'archipel apparaît enfin à l'horizon. Les paroles de l'homme d'affaires résonnent à mes oreilles. Submergé, le Japon ? Les cerisiers en fleurs au printemps dans le parc d'Ueno ? Les buildings de Shinjuku ? Le temple Senso-ji d'Asakusa ? Le Grand Daibutsu de Kamakura ? Le petite maison où Kawabata s'est donné la mort ? Et le mont Fuji ? Et Kyoto, Nara et Osaka ?... Tout cela disparaîtra ? Le ciel est parfaitement dégagé, l'océan étale. Entre les montagnes sombres, les cours d'eau et les lacs jettent des éclats argentés. Comme tout semble immuable, et comme tout est pourtant si fragile et provisoire. Il suffirait d'un claquement de doigt pour que tout bascule.

* * *

A l'arrivée à Osaka, soulagement. Une qualité si particulière de silence et de discrétion, même dans le cadre de l'aéroport international du Kansai. Voyant que je suis européen, l'employé des Japan Railways note au stylo, sur le ticket qu'il me vend, le numéro du quai où je dois attendre le prochain train pour Osaka-Umeda. Bien sûr, mes bagages ont été perdus en route. Pas de vêtements de rechange. Aucun matériel de photographie alors que je dois faire des prises de vue pour un livre sur les monastères zen. Evapo-

rés aussi les quelques ouvrages de Klaus Mann emportés pour avancer un travail biographique.

Les employés japonais de l'aéroport ont été très chaleureux avec moi. Ma foi, ce n'est pas la mort. "La KLM transporte beaucoup de passagers, mais très peu de bagages", m'a déclaré avec un large sourire, dans un anglais approximatif, un jeune homme fringant chargé de retrouver mon gros sac noir.

Dans le train, je me demande ce qui pourrait encore se passer, en cette belle soirée de Noël. L'hôtel pourrait être complet et avoir oublié de me réserver une chambre... ou alors un séisme d'une intensité de dix sur l'échelle de Richter pourrait secouer la région... Nous verrons bien.

A Tennoji, où je dois changer pour Osaka-Umeda, je demande mon chemin à un jeune garçon d'une vingtaine d'années. Une chance, il apprend le français, il adore la France, et même si son accent est à couper au couteau, c'est un tel bonheur de le voir ainsi radieux parce qu'il a rencontré un Français que j'en suis moi-même réjoui. Il est étudiant en design et compte visiter la France l'été prochain. Sur le quai, avant que je monte dans le train, il me saute au cou et m'embrasse comme si j'étais son frère ou son ami. C'est bon de se retrouver dans un pays en paix.

* * *

Lundi 25 décembre

Hier soir, fait quelques courses dans les grands magasins autour de la gare : Daimaru, Hankyu et le centre commercial souterrain de Whity Umeda. Je comptais fêter Noël tranquillement, après m'être changé, dans l'un des neufs restaurants de l'hôtel, de préférence le japonais, mais j'ai été pris d'une immense fatigue, et je me suis contenté d'un

snack et d'une bière pris dans le réfrigérateur de ma chambre. Endormi devant la télé, avec entre les mains une compilation des reportages de guerre d'Erika Mann.

Ce matin, levé tôt pour profiter de cette première journée à Osaka. Pris le train pour Tennoji dans la gare au pied de l'hôtel. Légère pluie. Gros nuages gris qui se dissipent au fil des heures pour faire place à un ciel azuré. Je n'ai toujours pas mes bagages mais au diable les soucis !

Visité le temple Shitennoji, qui fut le premier installé il y a quatorze siècles sur la demande du prince Shotoku, non seulement dans un but d'adoration de l'image de Bouddha, mais aussi pour le bénéfice et le bien-être de l'humanité, ainsi que pour la sécurité de l'Etat. Le temple fut longtemps un lieu de promotion et de protection sociales, au sein duquel diverses organisations à vocation religieuse et bien sûr bouddhiste se sont succédé, voire ont cohabité. En fait, le temple Shitennoji fut le précurseur du système social japonais d'aujourd'hui. Il couvre pas moins de cent dix mille mètres carrés et fait partie des sites historiques protégés. Endommagé et plusieurs fois détruit par les séismes successifs et les nombreuses guerres qu'il eut à subir, il a été reconstruit sur le modèle du style bouddhique de la période Asuka, tant au niveau de l'architecture que de la décoration.

J'ai aimé sa simplicité et sa sobriété, le gravier sagement ratissé dans la grande cour carrée, le grand bouddha doré en posture d'argumentation, la tortue qui ne tente pas de se faire plus grosse que le bœuf mais crache de l'eau dans un bassin en exauçant les vœux, les odeurs lourdes diffusées par les encensoirs devant chaque petit temple de bois, la ferveur profonde d'un visage de jeune homme qui s'incline devant une statue, les mains d'une vieille ridée comme une pomme qui se rejoignent après avoir planté un